

# Un enregistrement du "Bolero" de Ravel

Attention !... Silence !... On tourne !... Les studios de prise de son obéissent aux mêmes disciplines que les studios de prise de vues. Dans la grande salle de Bullier, cathédrale profane de la danse, l'Orchestre Lamoureux est réuni devant la cabine mystérieuse d'où l'épie le tympan ultra-sensible de Polydor. Sur l'estrade, l'œil dominateur, la voix rude et brève et la mâchoire serrée, Albert Wolff incarne de la façon la plus photogénique le pilote d'un navire crispé à la barre pendant une manœuvre difficile.

La manœuvre l'est, en effet. Il s'agit d'enregistrer cet extraordinaire tour de force orchestral qu'est le *Boléro* de Ravel. Ici, il faut établir un étonnant dosage de sonorités. Cette mélodie si simple qui, sans un changement de rythme ou de mouvement se répète volontairement jusqu'à l'obsession et jusqu'au vertige du derviche tourneur, est en réalité la chose la plus variée qui soit, à cause de ses changements perpétuels de couleur et d'éclairage.

On fait des essais. On s'arrête, on se précipite à la cabine d'enregistrement et l'on interroge anxieusement le gâteau de cire à peine débarrassé de sa fine chevelure ébouriffée de copeaux d'or que vient de lui arracher l'égratignure de l'aiguille.

Maurice Ravel est là, minutieux et précis, prêtant l'oreille : « Pas assez de trompettes... Trop de célesta. » Wolff retourne au chantier et donne des ordres d'une voix vigoureuse. On déplace les cors. On pratique une brèche devant le hautbois et l'on recommence.

Après chaque essai, l'auteur revient au laboratoire où s'opère la mystérieuse cuisine et, avec une curiosité éveillée et inquisitrice de gastronome, demande à « goûter » la galette blonde qui sort toute fraîche du four électrique. Il déguste, hoche la tête, critique ou approuve comme un cordon-bleu mettant au point une recette délicate.

D'essai en essai, on est parvenu à la formule exacte. La recette est maintenant au point.

Wolff cède sa baguette à Ravel. C'est, en effet, l'auteur qui va présider à l'enregistrement de ce disque. Le compositeur de *Daphnis* donne le départ. Son poignet découpe d'un geste sec les trois temps qui vont diriger d'une façon mécanique cette mélodie en *ut* qui ne modulera jamais et qui, peu à peu, insinuera dans les veines le microbe du rythme, du balancement, de la cambrure et du piétinement sur place. On ira, ainsi grisé, étourdi, enivré jusqu'à la minute féérique où la phrase bondira subitement en pleine lumière sur la plate-forme ensoleillée de *mi majeur*, s'étirera quelques mesures dans une orgueilleuse langueur puis sautera de nouveau sur le parquet du ton initial pour y terminer sa splendide giration.

Tout a bien marché. Wolff manifeste par une mimique muette, sa vive satisfaction. Les instrumentistes retiennent leur souffle, attendant pour s'ébrouer l'extinction de la petite ampoule verte qui exige le silence. Mais Ravel, heureux du résultat obtenu, jette sa baguette sur la partition avec soulagement... mais avec fracas. Un cri d'horreur s'élève de la cabine. Le beau disque est irrémédiablement gâché par ce bruit intempestif.

« Recommençons, messieurs », gronde Albert Wolff.

On recommence. L'exécution, cette fois encore, se trouve excellente. Au dernier accord, Ravel surveille la prune verte et attend que sa paupière soit close pour déposer son sceptre avec d'infinies précautions. Sauvés, mon Dieu !

On attaque la face suivante. Elle marche miraculeusement. Tout le monde est radieux. La dernière note est atteinte et personne n'ose respirer pour que les dernières vibrations de l'exécution soient noyées moelleusement dans le silence le plus absolu.

Au milieu de ce néant angoissant, une formidable détonation retentit. Une corde de contrebasse vient d'éclater ! Wolff en fait autant. Un accident pareil est exceptionnel. On voit se briser assez fréquemment une chanterelle ou une corde de harpe, mais les câbles sonores de la contrebasse ont généralement plus de résistance. « Recommençons, Messieurs !... »

L'heure de la répétition est achevée depuis longtemps, mais personne ne songe au repos. Là-bas, dans la cabine, la roue horizontale qui tourne d'un mouvement régulier, porte une invisible courroie de transmission qui s'embraye sur les nerfs de l'orchestre et oblige les musiciens à travailler à son rythme aussi longtemps qu'elle le désire.

Enfin, le dernier accord est atteint, cette fois, sans encombre. La minute de silence, noire et parfaite, s'est bouclée sans fêlure. L'escarboucle d'émeraude s'éteint. Un immense soupir de soulagement s'échappe de toutes les poitrines.

Allons déjeuner ! Nous aurons bientôt un beau disque de plus à ajouter à notre collection.

EVARISTE.